

Le Facteur Zéro

Courbée, la percée lumineuse éclaboussait son regard, cette feuille et ses lèvres gercées par le vent. Je la regardais survoler frénétiquement la lettre que l'on m'avait missionnée d'apporter. Elle tournait et retournait les pages jusqu'à ce qu'elle esquisse un sourire sec. Mais j'avais à peine ouvert la bouche qu'elle avait déjà levé son bras pour me faire taire. On m'avait prévenu, dans le nord les mots ont tendance à se perdre aux caprices des bourrasques. Alors, j'avais accomplie ma mission. Je rentra.

J'avais un peu de temps alors sur le sentier du retour je l'ai observée pêcher. Elle tenait sa canne, les mains rougies par le froid polaire. Son travail c'était de prier éternellement le hasard pour qu'un nouveau colin daigne pousser l'hameçon. Lorsque le miracle survient, elle balance la prise directement dans les canalisations où le poisson est broyé, liquéfié et acheminé avec le reste des récoltes vers le bureau central qui le redistribue ensuite aux quatre coins du royaume. Pour le centre, le nord était submergé par des pêcheurs écervelés qui passaient leur vie à attendre. Maintenant je m'y reprends à deux fois avant de le démentir. Je venais d'être nommé facteur du bureau central. Notre mission c'était de maintenir la communication entre les différentes contrées du royaume. Tout est loin et lent alors on est plutôt indispensable.

En théorie, le retour c'est le plus facile. Le réseau des canalisations est fait de manière à régulièrement sortir sa tête hors du sol pour pouvoir le suivre. Ce sont eux qui décident et dessinent les routes. On n'a plus besoin de marchands itinérants alors il n'y a que nous, les facteurs, et quelques techniciens qui les empruntons. En pratique, c'est autre chose, t'en chies allé comme retour.

Je les suivis donc pour arriver au département central où siège en maîtresse la Grande Tour du Centre. C'est ici que tout se décidait et j'y habitais, au premier étage. Ces ingrats m'avaient foutu juste au dessus des agents d'entretien et de l'accueil. La réunion a été lapidaire. Ils n'avaient pas le temps de parler mais c'était pas pour me déplaire. Juste que je méritais plus de considération pour mon travail. Ils iraient pas le faire eux, hein, trimer dans la glace à se les peler pendant des semaines. Ils m'ont quand même filé l'accès aux canalisations dans mon appartement, de quoi manger quelques jours. Seulement, ma supérieure m'expliqua qu'avec ce beau service rendu à la nation je méritais d'apporter des lettres urgentes apposé du sceau royal. J'avais enfin été reconnu à

ma hauteur ! On ne fête pas ici, mais j'étais fier. Le département sud ne donnait plus de nouvelles depuis un mois, ce qui commençait à faire beaucoup. Elle ne m'avait pas donné plus de détails, seulement qu'ils aimaient se plaindre et que ça arrivait souvent.

On m'avait promis que le sud était une vaste plaine fertile et parsemé de rizières, moi, j'y ai vu une mer de dune et de terres craquelées. Je croisais encore quelques tas de graines dures entre les fosses et les carcasses du désert. Tous les villages et les baraques s'étaient vidés de leurs travailleurs. Le bureau les avaient abandonnés lâchement. Je compris dès la première semaine que l'urgence était passée, mais bon, ça ne me regardait pas, moi, je ne suis que le facteur. J'apporte des lettres à leur destinataire. Le hic c'est que le destinataire aussi était crevé. Je me devais de rester professionnel mais on m'avait vendu des vacances plus gaies. Je ne devais pas culpabiliser. Enfin, c'était peut-être ma faute. Qu'est-ce que cette lettre y changeait ? Hein ?

Personne ne le saura jamais, à part moi, à part les quelques grains de sable... Je l'ai ouverte. J'étais déçu au début. C'était des chiffres. 14981190... s'il fallait le lire, il fallait aussi le tenir. Ce n'est pas que ça n'était plus du papier mais, vous voyez, il avait perdu ce grain. Il s'éteignait au fur-et-à-mesure que chaque chiffre de ce code des sables infiltraient mes veines et recouvraient mes os. Plus il en rentrait et plus je sentais les irrésistibles passions de mort et de découverte. Seul mon cœur connaissait le code, et il me le lisait comme l'on crie les Évangiles aux oreilles des sourds. La vérité. Ces chiffres étaient le réel, nul autre. Ce fut prophétique, ils renfermaient le savoir de Dieu. Mais comment le dévoiler ? J'ai longtemps cogité puis j'ai abandonné, mon cœur me le dictera.

D'abord, je devais revenir du désert et annoncer mon rapport à la direction. Je me mis donc à suivre les sentiers des canalisations. Finalement, j'allais bien. J'allais même plutôt bien voire mieux qu'avant la découverte du message. Je ne sais pas, sans doute l'adrénaline, ou le jeûne.

Puis distrait par les vagues de chaleur ruisselant des dunes je fixais un point particulièrement sombre qui se grumelait et pataugeait dans les canalisations. Habituellement, le liquide qui parcourait les tuyaux se déversait onctueusement de la ville vers les lointains. Là, il stagnait. Pas seulement, il se métamorphosait. C'était la première fois que je voyais ça. Ce n'est pas que ça n'était plus du liquide mais, vous voyez, il avait perdu cet éclat. Et au-fur-et-à-mesure que je me rapprochais, j'apercevais ces fameux chiffres. Zéro. Ici, c'était clair. Voilà le point de départ de mon enquête ; Zéro. Une

multitude de zéro s'affrétèrent et se fusionnaient les uns aux autres. Ils semblaient vivants mais comme les mathématiques sont bien faites, à chaque zéro se frottant à un autre naissait un zéro. Un zéro pouvait en créer un autre parfois. Le temps que j'y réfléchisse, mon ventre me criait qu'il n'y avait pas que les zéro qui étaient vides. Il fallait que je rentre de toute urgence. Je marchais et marchais, la nuit tombait, passait, le soleil se levait, je marchais, je piétinais, je passais, le soleil tombait comme je courais, je marchais jusqu'à tomber comme la lune qui me piétinait le crâne !

Le crâne au sol je fixais encore ces zéros, profondément. C'était une loi écrite, deux zéros n'en valaient qu'un et j'avais beau m'imaginer tous ces petits zéros s'efforcer d'évoluer ils restaient là, comme moi. Je les ressentais encore le long de mes veines. Sillonnant un sang qui n'avait plus rien. Lorsque soudain, deux zéros donnèrent un. Ce un, il me le fallait et j'étais prêt à tout. Il cachait la clé du code. Il fallait que je le découvre avant de mourir asséché. Alors je frappa le tuyau jusqu'à faire saigner le sable et à chacun de mes coups les uns donnaient cinq puis dix, soixante et cent ! Ils se brisèrent tous les deux, le tuyau et mon poignet. Et ces chiffres déferlèrent en moi. Je m'éteignis comblé et ma nuit fut d'une douceur délicieuse.

Au levé, plus rien. Seulement des zéros. Même moi j'étais pour ainsi dire revenu à mon état initial, fatigue, faim et douleur s'étaient enfuis. Que s'était-il passé ? Une parenthèse de vie entre deux périodes de sommeil. Comment comprendre ? Je me résigna et termina ma route.

Au pied de la tour centrale j'appréhendais la réunion et mon rapport. Qu'est-ce que j'allais raconter ? Je ne pouvais pas dire que les canalisations étaient bouchées, que les habitants en sont morts, que j'avais ouvert le message et vu pleins de zéros. Ils me virerait du service. Non, je ne suis ni un héros ni un fou. J'allais mentir. Après avoir expliqué devant mes supérieurs comment le département sud était fertile j'ai transmis leurs sincères remerciements envers l'administration et le roi. C'est passé comme une lettre à la poste si je puis dire. Ils m'ont alors félicité et immédiatement réquisitionné pour une nouvelle mission à l'est. Ils me disaient que c'était au moins aussi urgent que la précédente mission et j'en étais très fier. Ils me donnèrent la dite lettre scellée mais pas que. Ils l'avaient accompagné d'une enveloppe qu'on me remis à grand sourire.

C'est assis dans mon petit appartement dans la grande tour du centre que je l'ouvris. Quel bonheur cela fut ; encore ces mystérieux chiffres. Les ressentir battre au rythme de mon cœur me rendait fou. Plus j'en prenais, plus je voulais en avoir. Cette force

divine, incomplète et grandiose. Le code divin, le bureau savait, ils me l'ont offert, ils savaient tout. Le roi, il savait et m'observait. Je ne comptais pas me révolter de toute manière. Je serai le facteur parfait.

J'irai à l'est. Traverser les mangroves turbulentes, ou plutôt les sereins bosquets à ce que je vois. Parcourir les denses océans de feuilles et de boues, ou plutôt les impressionnantes canopées. Franchir les marécages et les nuées d'insectes, ou plutôt les bucoliques jonquilles. Je m'arrêtais un peu, une, deux, trois, quatre, les secondes ; ces chiffres aussi possédaient les yeux du roi. Je me remis immédiatement à la marche. Mentalement paralysé je ne pouvais plus stopper mes jambes. Parfois, je comptais. Dans le marécage les arbres, sur les arbres les écorces, sous les écorces les larves, elles étaient répugnantes et en même temps terriblement délicieuses lorsque je les comptais. Le roi me voyait comme il voyait ce que je voyais. Les géant de bois s'effondrant en une nuée de chiffres et d'insectes. Le bruit des scies qui grinçaient.

À l'est, on faisait le papier des lettres qui alimentaient nos bureaux. Quelque part, je leur rendais leurs arbres ! Mais quels arbres ? Les végétaux se comptaient en milliers. Le roi observait, et dans son regard il n'y a ni nord, ni sud, ni est, ni quoi que ce soit de vivant. Mon destinataire suspendait sa scie et ses paroles résonnaient encore avec ce son strident dans ma cervelle. Ce n'est pas que ça n'était plus une voix mais, vous voyez, elle n'avait plus ce timbre. Sa main tendu avait cinq doigts, ou une trentaine. La lettre alors s'enflammait de millions qui formaient une tempête dont toute chose s'évaporait. Lorsque soudain vint un zéro.

Le facteur zéro absorbait toute force, tout regard. Où était le roi ? Mon corps ? Je m'étais fait souffler par le chiffre. La puissance du coup se comptait en milliards, des milliards devenant zéro. En quelques minutes saccadés de chute, de trente, de mille et de millions. Je disais minutes, mais même les secondes devenaient zéro, alors le temps s'est effacé. Après moi se déversaient le déluge en mètre cube de désastre. Mais je ne savais plus ce qu'était la peur, elle ne se compte pas. Où est-ce qu'on était ? Je n'avais que des coordonnées. Disons, assez loin de la catastrophe. Le roi me regardait, œil sur œil.

« Facteur, as-tu la clé du code ?

- Non votre majesté, j'ai observé le monde, c'est au fond de moi.

- menteur ! J'ai ouvert tes tripes ! Où est la clé ?! »

J'allais mourir. Le cœur à la gorge, sans pouvoir trouver le secret du code divin. Mes battements se comptaient en millions par minutes, c'est tout ce que je savais. Le roi était en moi. Il m'envoya mourir, bouc-émissaire, devant les citoyens de l'ouest.

C'était une profonde mine qui pondait des baraques troglodytes et les nourrissaient des larges cascades de chiffre en provenance des canalisations. De là où j'étais, ils étaient une myriade de un creusant le grand zéro. La mine avait cessé de fonctionner et c'était ma faute.

« C'est lui ! Le facteur zéro ! Celui qui a emmené le désert, le blizzard et la destruction ! Je donnerai un million à celui qui m'offrira sa tête ! » La voix du roi résonnait en chacun de nous. Leurs yeux s'affolaient de désir alors que j'implosais de milliards de souhaits.

Le grand code du désir, intangible et si réel, me perçait le cœur.

Ce n'était pas moi le facteur zéro.

Et alors que le roi dévorait tous les chiffres.

Ma vue revint.

Une montagne de cadavre gisait au sol de la mine.

Le facteur zéro, c'est la réalité qui frappe celui qui pensait que l'argent était le souhait.